

# LA RÉPUBLIQUE DU BONHEUR

OGAWA Ito



Éditions Picquier





OGAWA Ito

# LA RÉPUBLIQUE DU BONHEUR

Roman traduit du japonais  
par Myriam Dartois-Ako

Illustrations : Shunshun  
Calligraphies : Kayatani Keiko et Mitsui Tadahiro



*Éditions Picquier*

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

*Le Restaurant de l'amour retrouvé*  
*Le Ruban*  
*Le Jardin arc-en-ciel*  
*La Papeterie Tsubaki*

Tous nos remerciements à Mitsui Tadahiro qui a aimablement réalisé les calligraphies de l'édition française (pages 3, 13, 125, 133, 181, 182, 197, 219).

Titre original : *Kira Kira Kyowakoku*

© 2017, Ogawa Ito

© 2020, Editions Philippe Picquier

pour la traduction en langue française

Edition française publiée avec l'autorisation d'Ogawa Ito /

Gentosha Inc., par l'intermédiaire du Bureau des Copyrights Français,  
Tokyo.

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

[www.editions-picquier.com](http://www.editions-picquier.com)

*Lettres en japonais* : Kayatani Keiko

*Conception graphique* : Picquier & Protière

*Mise en page* : Christiane Canezza - Marseille

ISBN : 978-2-8097-1496-8

## BOULETTES À L'ARMOISE

Parfois, la vie change en un clin d'œil.

Mitsurô m'a portée sur son dos et moins d'un an après, nous nous sommes mariés. Au début, il n'avait été pour moi qu'une relation indirecte, le « père de QP », avant de devenir un nom propre, « Monsieur Morikage », puis, un beau jour, tout simplement « Mitsurô ».

Chaque fois que je prononce son prénom pour moi, une goutte de miel sucré coule sur mon cœur et je m'émerveille – Mitsurô, « l'enfant du miel » : cela lui va comme un gant. Sans doute qu'à sa naissance, ses parents lui ont souhaité une existence lumineuse comme le miel, un doux vœu qu'ils ont confié à son prénom.

Mais, encore un peu gênée de l'appeler ainsi à voix haute, je me rabats sur Morikage. Mitsurô, quant à lui, m'appelle Poppo ou Poppo-chan, Hatoko ou Hato-chan, voire Hato-pon ou Hato-pî quand il a bu.

Peut-être bien que lui non plus ne sait pas trop sur quel pied danser. La distance entre nous grandit et diminue au gré de chacune de ces façons de m'appeler.

Le sanctuaire Hachiman dans notre dos, nous cheminons sur l'allée Dankazura en direction de la mer. Regarder Mitsurô droit dans les yeux m'embarrasse un peu et je détourne souvent le regard, mais s'il s'agit d'observer son profil, je ne crains rien. Je peux l'admirer à son insu.

A partir d'aujourd'hui, cet homme est mon mari. Mon Mitsurô est plus beau que jamais. Son nez est aussi merveilleux que les toboggans du parc.

Si, ce jour-là, QP n'avait pas dit pour rire que nous faisons une « sortie en amoureux », il n'y aurait sûrement rien eu entre lui et moi. Un an plus tôt, que dis-je, trois mois plus tôt, je ne me serais pas imaginée devenir la femme de quelqu'un. QP a été le trait d'union entre nous deux.

Pleine de gratitude, j'ai serré fort sa main, mais sans lui faire mal.

Tout de même, quelle cohue de touristes en marche vers le sanctuaire! Ils sont tellement nombreux qu'on peine à avancer en famille, à trois de front. Je dois faire attention à ne pas perdre de vue QP et Mitsurô.

Aussi bien maintenant dans cette allée, qu'en général sur le long chemin qu'est la vie.

— Tu ne trouves pas qu'elle a perdu de sa superbe, quand même? ai-je demandé à Mitsurô en me faulant à travers la foule.

— Quoi donc?

— Eh bien, la Dankazura.

Cette allée, c'est le shogun Minamoto no Yoritomo qui l'a fait construire pour que les dieux veillent sur la grossesse de son épouse Masako. Comme il devait

l'aimer, pour leur faire l'offrande d'une si longue route juste dans l'espoir qu'elle accouche sans encombre!

Pendant les travaux de rénovation, les cerisiers ont été replantés, laissant place à de jeunes arbres tout frêles le long du chemin d'accès au sanctuaire. Et comme, en plus, le sol a été bétonné, on a l'impression de fouler un chemin quelconque.

— Je reconnais que c'est peut-être mieux pour éviter les flaques d'eau après la pluie, ai-je dit.

Mitsurô, déjà passé à autre chose, avançait à pas vifs, le regard au loin comme s'il contemplait un coucher de soleil.

Heureusement que ces travaux ont eu lieu après le décès de l'Aînée. Le spectacle l'aurait hérissée et, à coup sûr, elle se serait fendue d'une longue lettre de protestation au maire. L'allée Dankazura était un lieu à part dans son cœur.

Tout d'abord, quand j'étais enfant, descendre l'allée vers la mer aurait été impensable. Pour l'Aînée, il était hors de question de montrer son derrière au sanctuaire Hachiman. J'avais donc déjà parcouru la Dankazura dos à la mer, en direction du sanctuaire, mais jamais dans le sens inverse.

Sachant que c'est la première fois que je marche au bras de mon mari, les dieux me pardonneront sans doute. Et puis, cette histoire de ne pas tourner le dos au sanctuaire a été décrétée par l'Aînée; comme elle n'est plus là, cette interdiction n'a plus lieu d'être.

Depuis ma rencontre avec Mitsurô et QP, j'arrive enfin à penser ainsi. Dire que l'Aînée m'avait jeté un

sort serait exagéré, mais elle avait tissé une toile dans laquelle j'étais prise. Ils ont réussi à m'en extraire.

— On peut faire un crochet par la coopérative? m'a demandé Mitsurô en se retournant.

— Bien sûr.

— Alors, on va aussi à la boulangerie! s'est exclamée QP d'une voix soudain pleine d'entrain – jusque-là, elle était plutôt apathique.

Elle avait fait le jour même sa première rentrée des classes. Toutes ces nouveautés l'avaient fatiguée. Moi aussi, je faisais mes premiers pas en tant que maman.

— Qui veut un pain-qui-sourit? ai-je demandé.

Nous avons tous les trois levé la main en criant « oui! » à l'unisson. C'est comme ça que nous appelons les petits pains fourrés à la purée de haricots *azuki* de chez Paradise Alley.

— Mais comme on va chez zebra, les pains-qui-sourient seront pour le goûter de demain, ai-je précisé.

QP a fait la moue, poussant en avant sa lèvre inférieure d'un air boudeur, ce qui lui faisait la tête d'ObaQ le petit fantôme. Elle a drôlement grandi en un an, depuis que je la connais.

La coopérative, il faut y aller le matin et très tôt, même; en fin d'après-midi, il ne reste quasiment plus de légumes. Je m'inquiétais – Mitsurô allait-il trouver ce qu'il cherchait? – quand il est revenu, une tête d'ail à la main. Il commençait à connaître du monde, c'était encourageant de le voir saluer les uns et les autres. Nous avons aussi réussi à acheter trois pains-qui-sourient.

— Ils sont tout chauds!

QP, le sourire aux lèvres, serrait contre elle le sachet en papier.

Je pensais que zebra était proche de la coopérative, mais à pied, ça fait une trotte. Le trottoir est étroit, alors nous avançons en file indienne, avec QP au milieu, comme une famille de canards.

Mitsurô avait entendu parler de zebra par une maman du jardin d'enfants de QP – avec sa douceur et sa joie de vivre, il s'était bien intégré au cercle des mamans. Même moi qui vivais depuis longtemps à Kamakura, j'ignorais l'existence de ce restaurant dans les environs du temple Ankokuron-ji.

— Bonsoir! a lancé la patronne quand j'ai timidement poussé la porte.

Elle était souriante, très avenante. J'ai annoncé, un peu tendue :

— Nous avons réservé au nom de Morikage.

A partir d'aujourd'hui, je ne suis plus Amemiya Hatoko, mais Morikage Hatoko. C'est comme si QP et Mitsurô m'avaient acceptée dans leur équipe, ce qui me procure à la fois de la joie et de l'embarras. Je ne suis pas encore habituée à mon nouveau patronyme, mais comme la pluie du premier kanji de mon nom de jeune fille (*ame*) s'est juste transformée en forêt (*mori*), les pigeons de mon prénom (*hato*) doivent être contents ; je le prends comme ça.

J'avais réservé pour le tout début de soirée et nous étions les seuls clients. QP et moi nous sommes installées côte à côte ; Mitsurô s'est assis face à nous. En cuisine se tenait un

*ame*

*mori*

*hato*

homme, a priori le mari de la patronne, qui avait tout l'air d'être un véritable cordon-bleu.

— On dirait qu'il y a deux sortes de bières: de la Premium Malt's et une bière artisanale locale, ai-je dit en examinant le menu.

Mitsurô a réfléchi un instant avant de proposer d'une voix assurée:

— Aujourd'hui, c'est fête, prenons du mousseux.

J'ignore encore tout de sa situation financière – a-t-il des économies, combien gagne-t-il par mois? Vu les circonstances, je pense bien qu'il ne peut pas faire de folies. Peut-être est-ce écrit sur mon visage, car il ajoute:

— On peut bien se le permettre, c'est un jour spécial.

Il me regarde, ses yeux pareils à une pierre polie. A l'approche de la quarantaine, quelques cheveux blancs commencent à parsemer sa chevelure.

— C'est vrai.

En effet, c'est un jour à part. QP est entrée à l'école primaire et nous, nous nous sommes mariés. Désormais, nous sommes une famille. Aujourd'hui est née la nouvelle famille Morikage. Comment ne pas fêter comme il convient cette date à marquer d'une pierre blanche?

Nous avons trinqué, au mousseux pour les adultes et au squash aux fruits de saison pour QP.

— QP, félicitations pour ton entrée à l'école! avons-nous articulé en chœur, Mitsurô et moi.

Elle s'est alors écriée, dix fois plus fort que nous:

— Papa, Poppo, félicitations pour votre mariage!

Je n'avais pas imaginé qu'elle dirait cela ; interloquée, j'ai regardé autour de nous. La salle était encore vide, mais le chef en cuisine et la patronne près du comptoir, tout sourire, nous applaudissaient discrètement, comme s'ils étaient au courant.

Nos flûtes à la main, Mitsurô et moi les avons remerciés, tout gênés. Puis je me suis tournée vers mon mari et ma fille :

— Merci à vous de m'accueillir. J'ai encore beaucoup à apprendre, soyez bienveillants, s'il vous plaît.

Ce soir, nous étions censés fêter l'entrée de QP à l'école et je ne pensais pas que la soirée tournerait ainsi. Mais voir le chef et la patronne nous applaudir m'avait enchantée et la joie d'avoir épousé Mitsurô m'a empli le cœur, comme des bulles de mousseux, avant de se transformer en larmes.

Voyant mes pleurs, Mitsurô m'a tendu un mouchoir en disant :

— Les bulles vont disparaître si tu ne te dépêches pas.

C'est toujours pareil. Dans les moments délicats, je n'ai jamais de mouchoir sur moi. Celui-ci embaumait cette fois-ci non pas le curry, mais son odeur à lui.

La voix de QP s'est élevée :

— Santé !

Elle avait gardé son verre très lourd à la main et elle n'en pouvait plus d'attendre. Le squash, avec sa multitude de fruits de saison, ressemblait à un écran débordant de bijoux. J'ai bu à mon tour une gorgée de vin mousseux, que j'ai doucement laissé couler au fond de ma gorge.

Mitsurô a déclaré, en ouvrant le menu :

— Il paraît que tout est bon ici. Il y a des plats chinois, mais aussi de la cuisine italienne; on n'a qu'à commander ce qui nous fait envie.

Alors qu'il ne tient pas très bien l'alcool, il avait déjà vidé plus de la moitié de son verre.

J'ai examiné le menu : en effet, tout avait l'air bon. La patronne est venue prendre notre commande. Mitsurô a fait son choix en premier :

— Une salade zebra, des *shumai* moelleux et des sardines à l'huile maison.

— Des pâtes carbonara, a ajouté QP.

Quant à moi, je me suis enfin décidée après moult hésitations – tout était tentant.

— Un sauté de crevettes et de bulbes de sagittaire au sel et à la laitue, avec du riz au crabe et aux légumes. Pour les bouchées chinoises *shumai*, mettez-nous-en trois, s'il vous plaît.

J'étais toute joyeuse, comme si mes larmes, un instant auparavant, n'avaient jamais existé.

Depuis que je connais les Morikage père et fille, j'ai découvert le plaisir de manger. Bien entendu, j'ai toujours aimé manger de bonnes choses. Mais un plat n'a pas le même goût selon qu'on le mange tout seul, en silence, ou avec des êtres chers, en bavardant gaiement. Bien manger à table avec ceux qu'on aime: rien ne surpasse un tel moment de bonheur et de luxe.

— Demain, il faut qu'on envoie les faire-part de mariage, ai-je dit après avoir fini mon premier verre.

— Je t'aiderai, a proposé QP.

— Tiens, tu as dit « je » ?

J'ai regardé Mitsurô, surprise.

— Hier, tu disais pourtant encore « QP » pour parler de toi.

Mitsurô non plus n'a pas caché son étonnement :

— Peut-être que quand on entre à l'école, on se met à dire « je ».

Cela avait-il été mon cas ? J'étais incapable de m'en souvenir. M'étais-je, à une époque, désignée par mon prénom, Hatoko, ou mon surnom, Poppo ? L'Aînée aurait peut-être pu me renseigner sur la question, mais elle n'était plus là pour le faire.

Cela m'a rappelé que j'avais quelque chose à lui confier dans mon cœur : *Je me suis mariée, tu sais. Et en prime, je suis même devenue mère.*

Aussitôt, j'ai cru entendre, comme tombée du ciel, sa réponse un peu sèche : *Ah bon.*

Si elle était encore en vie, que penserait-elle de Mitsurô ? Je crois qu'il aurait réussi à lui plaire – même si elle était difficile –, il l'aurait sûrement conquise sans trop d'efforts.

Les plats étaient merveilleux, comme promis. Tous délicieux, sans rien à redire. Ce n'était ni de la cuisine familiale ni la cuisine sophistiquée d'un chef qui cherche à se faire remarquer, mais des saveurs intemporelles qui plaisent à tout le monde, du petit enfant comme QP aux grands-parents. QP a englouti presque toute seule son assiette de pâtes à la carbonara.

— J'ai plus faim !

— Je crois qu'on a un peu trop commandé, aujourd'hui.

— On n'aura qu'à emporter ce qu'on n'a pas fini.

Dans la marmite en terre joufflue, il restait du riz au crabe.

Si Mitsurô avait été seul, je ne l'aurais peut-être pas épousé. C'est pour QP que j'ai sauté le pas, j'en ai conscience.

J'avais envie de faire partie de sa famille. Et elle, elle avait tellement envie qu'on se marie !

— On va y aller petit à petit, hein ?

J'étais peut-être un peu pompette. Mais j'avais les idées claires.

— Petit à petit ?

J'essayais de faire passer un message important, ce que QP, du haut de ses six ans, comprenait sans doute. Elle me scrutait, les yeux rivés sur moi.

— Oui, on va devenir mère et fille petit à petit. Si on essaie trop fort trop vite, on risque de s'épuiser, alors on va avancer doucement, l'une comme l'autre.

J'y avais beaucoup réfléchi depuis que notre mariage était décidé.

L'Aînée avait certainement essayé trop fort. Soucieuse de réduire la distance entre nous, elle s'était escrimée à devenir « l'Aînée ». Mais pour moi, cela avait été une souffrance. Du coup, j'ai décidé de ne pas trop en faire. Je n'ai aucune velléité de devenir à tout prix la mère de QP. Ce qui serait bien, c'est qu'on se rapproche petit à petit, sans effort, et qu'un beau jour, on soit devenues mère et fille.

Je ne voulais pas gaspiller les plats concoctés pour nous par le chef, alors je me suis évertuée à trouver une petite place dans mon estomac pour les sardines à l'huile. Avec un soupçon d'amertume, elles avaient le goût de la mer au printemps.

— Cet été, on ira à la plage tous ensemble, d'accord?

On invitera aussi notre voisine, Madame Barbara. Je ne lui ai pas encore annoncé notre mariage.

Bien entendu, je sais que la vie à deux n'a rien de facile. Des tas de difficultés à surmonter nous attendent sans doute. Un jour, je regretterai peut-être de m'être mariée. Je ne peux pas jurer non plus qu'il ne m'arrivera pas de déprimer parce que QP dit en criant qu'elle me déteste, ou de pleurer toute la nuit après une dispute avec Mitsurô.

Mais aujourd'hui me donnera la force de triompher de ces écueils. Comme le squash débordant de fruits, c'est un jour spécial, une sorte de récompense.

— Il commence à y avoir du monde et QP ne va pas tarder à avoir sommeil ; si on y allait ? a proposé Mitsurô en revenant des toilettes.

Il s'est mis à rassembler ses affaires. Il restait encore quelques bribes de nourriture dans les plats, mais nous avons réussi à presque tout manger.

— Merci pour ce bon repas, ai-je murmuré, les mains jointes devant ma poitrine et les yeux clos.

QP m'a imitée gravement. Comme elle a changé en un an ! De même que les plantes poussent, elle grandit en s'épanouissant vers le ciel.

— Mitsurô ! ai-je lancé pour m'amuser, une fois sortis du restaurant.

C'était la première fois que je l'appelais par son prénom. Enhardie par l'alcool, j'ai passé mon bras dans le sien.

C'était une belle soirée. La brise soufflait de la mer avec une grande douceur, comme pour panser une plaie. Je n'ai pas tellement l'occasion de venir du côté du littoral, mais c'est un endroit plaisant.

Descendus du bus devant le Kamakura-gû, nous sommes allés annoncer notre mariage au prince Morinaga, à qui le sanctuaire est dédié. En général, je me borne à m'incliner devant le torii à l'entrée, mais ce soir-là, nous avons gravi les escaliers et, alignés devant le bâtiment principal, nous avons lancé chacun une pièce dans la boîte à offrandes, avec un bel ensemble. Puis nous avons secoué la clochette avant de nous incliner deux fois et de frapper deux fois dans nos mains que nous avons gardées jointes pour prier. Après une dernière courbette, nous avons lentement descendu les escaliers.

— Bonne nuit ! ai-je lancé, de retour sous le torii, et j'ai quitté Mitsurô et QP.

Je suis partie à gauche, tandis qu'eux poursuivaient leur chemin vers la droite.

Peut-être aurions-nous pu passer la nuit ensemble, pour marquer le coup ; j'y avais bien songé, mais je dois ouvrir la papeterie Tsubaki demain matin et Mitsurô a son café. Nous envisageons de nous installer ensemble mais dans l'immédiat, chacun vivra chez soi, avons-nous décidé. Nous sommes ensemble-mais-voisins. Dans un premier temps, nous ferons autant que possible les allées et venues entre les deux maisons.

Arrivée au coin de la rue, j'ai lancé encore une fois « Bonne nuit ! » en me retournant pour leur faire signe de la main.

Je m'en doutais : ils attendaient tous les deux. Sous la faible et incertaine lumière d'un réverbère, Mitsurô m'a rendu mon au revoir de toutes ses forces.

Le lendemain, un samedi, j'ai consacré mon après-midi à la confection des faire-part de mariage.

J'avais plus ou moins réfléchi au texte dans la matinée, pendant que la boutique était ouverte, mais le mettre en forme était loin d'être facile.

Je savais pourquoi. C'était parce que j'avais eu l'idée farfelue de l'imprimer moi-même avec une presse manuelle.

Vers la fin de l'année dernière, un ami imprimeur qui allait fermer boutique faute de successeur m'a donné une toute petite partie de ses caractères typographiques. Ces caractères, j'ai envie de les essayer.

Mais c'est plus facile à dire qu'à faire.

Jamais je n'aurais imaginé que composer un texte avec des caractères mobiles serait si difficile.

Autrefois, les gens répétaient ce processus fastidieux pour fabriquer des livres. Rien que d'y penser, j'ai envie de me prosterner aux pieds de tous ceux qui ont joué un rôle dans l'histoire de l'imprimerie. Je suis sûre qu'à leur place, j'aurais abandonné avant même de finir une page, que dis-je, une ligne ! C'est un travail qui demande beaucoup de persévérance.

Voilà comment cela se passe : d'abord, on rassemble les caractères nécessaires ; on compose le texte en les alignant dans le bon ordre, on les couvre d'encre et puis on les presse contre le papier. Mais ils sont minuscules et à force de les regarder, on a les yeux qui papillotent. Et

comme, en prime, ils sont à l'envers, ce n'est pas évident à déchiffrer.

Au début, je pensais bien faire les choses en utilisant aussi des kanji, mais c'était mission impossible; à ce rythme-là, j'y serais encore l'année prochaine.

En fin de compte, j'ai opté pour une composition uniquement en hiragana. Et j'ai supprimé jusqu'à la moindre syllabe superflue, ce qui a donné un texte assez plat.

Ça manque d'humour, me disais-je, quand j'ai entendu la porte d'entrée coulisser. QP a déboulé dans la pièce en disant :

— Poppo, on goûte ?

Il était déjà si tard ? Je n'avais pas vu le temps passer. Je me suis empressée de mettre mon travail de côté pour l'accueillir.

— Des sablés-pigeons, ça te va pour le goûter ? ai-je demandé et elle a affiché un grand sourire.

Une dame du quartier, bonne cliente de la papeterie, m'avait offert la plus grosse boîte de sablés en forme de pigeon – quarante-huit biscuits – pour me remercier d'avoir aidé sa fille qui cherchait un petit boulot à rédiger son CV. J'étais bien embêtée car je n'arriverais jamais à tout manger seule, mais QP m'était une aide précieuse. Nous avons prévu, une fois la boîte en fer-blanc vide, qu'elle y rangerait ses crayons.

— Tiens.

J'ai posé devant elle une tasse remplie à ras bord de lait froid. Depuis qu'elle vient toute seule comme une grande, j'ai toujours du lait dans mon réfrigérateur. Son

plaisir du moment, c'est de manger ses sablés trempés dans le lait bien froid.

— Tu m'en donnes une bouchée?

Un sablé entier m'aurait fait trop, mais j'avais envie de sucré. QP m'a fait ouvrir la bouche et j'ai attendu, le bec grand ouvert comme un oisillon; elle a cassé un morceau de la queue, qu'elle a déposé sur ma langue.

Les sablés-pigeons sont vraiment délicieux. Leur saveur douce a le goût du fait maison. Mais quand j'ai appris qu'à leur commercialisation sous l'ère Meiji, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, on les appelait *hato saburô*, ça m'a bien fait rire. Saburô? On aurait dit le prénom d'un chanteur de ballades traditionnelles.

— Tu me donnes une feuille pour dessiner?

QP, qui avait englouti son sablé en un clin d'œil, tendait les mains vers moi, le tour de la bouche constellé de miettes. J'ai un stock de feuilles de brouillon. J'en ai sorti une du placard et QP s'est lancée dans un pliage. Elle a fait un avion en papier.

Mais il ne volait pas très bien. La regarder s'escrimer m'a donné envie de m'y mettre à mon tour. Il y a sans doute plusieurs façons de faire un avion en papier. Quand j'étais enfant, je procédais ainsi: je pliais en deux dans le sens de la longueur une feuille posée verticalement, puis je la dépliais et je repliais les coins du bas vers l'intérieur, en triangle.

Les gestes me sont revenus progressivement. A force de plier et de déplier, de faire et de défaire, j'ai fini par réussir mon avion.

— J'y suis arrivée, regarde!